

## Indicible ravissement - une vie (Comment écrire... ?)

---

Denis Viennet<sup>1</sup>

These are some reading notes about writing. They traverse three main fields, from which they come up with some rough outlines of thought, namely, philosophy (Badiou, Wittgenstein); psychoanalysis (Laplanche); and literature (Mandelstam, Proust, and Thoreau). The hypothesis towards which they reach out is that life cannot be dissociated from philosophy. It can be neither uttered nor kept silent, though it can be written. That is because – and that is a real difficulty – life is more than all the world's languages and codes. Art begins with an experience, with a feeling of tragic joy in which we glimpse of what little consequence language is against the non-representable. The artistic inscription thus tries, respectfully and vigilantly, to stick with the time of 'birth' of the sensation, rightly avoiding the spectacular and chronic deflections of language. So, it ventures to translate, without prattling, the almost invisible signs of this hiatus.

Quelques notes de lecture, sur l'écriture. Ces notes traversent trois champs principaux, à partir desquels elles tracent quelques esquisses : la philosophie (Badiou, Wittgenstein) ; la psychanalyse (Laplanche) ; la littérature (Mandelstam, Proust, Thoreau). L'hypothèse vers laquelle elles tendent est que la vie ne se discerne pas de la philosophie. Elle ne peut ni se dire ni se taire, mais elle s'écrit. Car, telle est une grande difficulté, la vie est plus que toutes les langues et tous les langages. L'art commence à partir d'une expérience, sentiment de joie tragique – où l'on entrevoit, comment le langage est peu, au regard de l'irreprésentable. Avec respect et vigilance, l'inscription artistique cherche alors à se tenir au moment de 'naissance' de la sensation, évitant avec justesse les déviations chroniques et spectaculaires de la langue. Ainsi elle s'aventure à en traduire les signes presque invisibles du vide.

### 1. La question est d'abord : *comment écrire* ?

« du gouffre interdit à nos sondes.  
Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lavés au fond des mers profondes »

---

<sup>1</sup> Collège Universitaire Français de Saint-Petersbourg, et Université de Paris 8 (Vincennes / Saint-Denis).

Le poème est de Baudelaire, cité par Proust dans sa *Recherche du temps perdu*<sup>2</sup>. En partant de lui j'aimerais poser une question. La question est d'abord : *comment écrire ?*

J'aimerais examiner le(s) problème(s) en traversant trois 'lieux', dont il sera possible pour le moment de ne dessiner que quelques esquisses :

- *Premièrement* : la philosophie – avec Wittgenstein et Badiou, lisant et écrivant 'sur' Wittgenstein ;

- *Deuxièmement* : la psychanalyse – avec Jean Laplanche, entreprenant, de l'intérieur, une relecture, redoublée d'une nouvelle traduction, de l'œuvre complète de Freud ;

- *Troisièmement* : la littérature – avec Marcel Proust dont nous venons d'entendre en préambule la citation de Baudelaire.

Dans la question *Comment écrire ?*, lorsque l'on suit l'auteur de la *Recherche*, il y a un premier problème : celui de la *mémoire*, de la *trace* du passé.

Il importe tout de suite de faire une distinction : entre d'une part la mémoire *volontaire*, rationnelle et courante, celle de l'*intelligence*, notamment à l'œuvre dans la narration, l'archivage, et l'enregistrement historiques des faits. Mais Proust montre que l'écriture vient véritablement d'ailleurs : de la mémoire de la *sensibilité*, *involontaire*. Car il s'agira toujours d'*écrire* – sur fond d'une impossibilité, en effet abyssale. L'abysse, l'abîme est un précipice, *gouffre* insondable et sans fin. L'obscurité vertigineuse y suscite parfois le sentiment de mélancolie. Baudelaire appelait *spleen*, ce voyage incertain en « mers profondes ».

Le narrateur de la recherche demande donc : « Ces beaux jours renaîtront-ils seulement jamais »..., et citant ensuite Baudelaire, « du gouffre interdit à nos sondes [...] des mers profondes ? »

Mais, des profondeurs inquiétantes « montent au ciel les soleils rajeunis »...

Bien sûr, romantique est l'idée de l'astre qui brille dans la nuit. Le Poète des *Contemplations* s'exclame en effet : « Et que tout cela fasse un astre dans la nuit ! » (*TPR*, 24) Mais autrement romantique est l'écrivain Marcel Proust, mieux inspiré par les artistes dits « malades », « souffrants », « menacés d'aphasie » (*APB*, 13), « un Baudelaire, mieux encore un Dostoïevski »

---

<sup>2</sup> Charles BAUDELAIRE, in Marcel PROUST, *Le Temps Retrouvé*, Paris, Gallimard, Folio classique, 1989/90, p.68. Cité *TPR*, n° de page. Il s'agit de « Le balcon », dans les *Fleurs du Mal*, la scène remémorée d'une nuit d'amour.

(*APB*, 15), dont la clarté semble vibrer et émerger d'une profondeur plus terrible et plus douloureuse, plus juste, arrivant dans une joie retrouvée<sup>3</sup>.

Qui, seulement, peut prétendre saisir ce qu'il *est* et ce qu'il *ressent* ?

Comment écrire, alors, *peut-on écrire*, s'il est vrai que, en soi, *entre soi et soi*, se tient, insondable et vertigineux, un abîme ?

La question traversera ainsi trois thèmes :

- l'existence et la manière de vivre ;
- la part d'étrangeté en soi-même ;
- *écrire* comme activité de transcription de cette *inconnue*.

## 2. Manière de vivre

Comme n'a cessé de le rappeler Pierre Hadot, la philosophie est irréductible à la théorie. *Philosopher* est, dès les 'origines' du mot, une *manière de vivre* – dont les écrits des philosophes sont les *témoignages* et les *recettes*. Hadot confie que sa propre philosophie commença le jour où pour la première fois il fit l'expérience d'un « sentiment océanique » : l'extase à la fois terrible et délicieuse où l'on s'étonne d'être-là, où l'on « éprouve d'une manière cosmique », comme disait Nietzsche. On a alors la sensation indéfinissable de fondre dans le tout infini de l'univers<sup>4</sup>.

Wittgenstein est un philosophe prétendu 'précurseur' de la tradition pragmatico-analytique moderne. Il commença par décrypter les mécanismes du langage (sa 'logique'), dont le *Tracta-*

---

<sup>3</sup> Marcel PROUST, *À propos de Baudelaire* (1921), Paris, Éditions Sillage, 2015. Cité : *APB*, n° de page.

<sup>4</sup> Voir, par exemple, l'entretien avec Pierre HADOT, « Mes exercices spirituels, par Pierre Hadot », in *Le Nouvel Observateur*, <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20080710.BIB1719/mes-exercices-spirituels-par-pierrehadot.html>, 10 juillet 2008.

Dans *N'oublie pas de vivre* (Paris, Albin Michel, 2008), ce sentiment (p. 251) a une parenté, dit-il, tout à la fois au « Oui extasié au caractère total de la vie » (Nietzsche, p. 257) et au Memento vivere (« N'oublie pas de vivre ») de Goethe, lequel est inspiré de Spinoza et s'opposant au *Memento mori* (« N'oublie pas de mourir ») des chrétiens, des platoniciens et des romantiques (p. 11).

Le monde est *harmonie du chaos*, comme l'exprime admirablement le mot russe, *mup* (*mir*, la 'paix' et le 'monde'), dont on aimerait rapprocher, au moins phonétiquement, le mot français d'*amour*.

Le vertige, qui ouvre les *Fragments d'un discours amoureux*, commence par un cri, « Je m'abîme, je succombe... ». L'Amoureux y chute dans les abysses du monde.

*tus* fut en quelque sorte un premier compte-rendu. Pourtant, selon lui, la *raison* de la philosophie est ailleurs : elle se situe plutôt dans la tentative de *monstration* du *sens juste de la vie*.

Au début de son cours de 1993-94 sur Wittgenstein, puis dans son livre, Alain Badiou invente le mot d'*antiphilosophie*<sup>5</sup>. Afin d'en étayer l'idée il remémore le contexte de la rédaction du *Tractatus Logico-philosophicus*.

Novembre 1914, sur le front de la guerre, non loin de Cracovie. Wittgenstein, alors âgé de 23 ans, est chargé par ses fonctions militaires de s'occuper d'un projecteur sur une canonnière fluviale. L'«éclaireur» est affecté par des sentiments contradictoires ; il faut croire, entre la permanence, liée au contexte tragique, de l'idée de la mort, et, dans les intervalles de la guerre, les «délices» suscités par la lecture des œuvres du dernier Nietzsche, dont singulièrement l'*Antéchrist*. On sait que les imprécations de Dionysos contre le Crucifié contrarieront sérieusement les idéaux du jeune penseur. Autre singularité, les écrivains l'accompagnaient aussi à cette époque, et c'étaient Tolstoï et Dostoïevski.

Ces lectures hétérogènes et intenses aidèrent sans doute Wittgenstein à surmonter l'abomination de l'époque. Ces différents ingrédients littéraires, coïncidant avec les hasards, tristes ou heureux, des événements historiques, eurent une incidence décisive dans la *médication* - l'*antidote* philosophique, qui fera converger *éthique* et *esthétique* dans un idéal de vie juste, selon un « principe de clarté sur ce que peut être la vie sainte, c'est-à-dire la vie belle » (*APW*, 25). En pleine rédaction du livre, il écrit dans son journal :

« Qu'arrive-t-il si on méprise le bonheur ?

Ne vaudrait-il pas mieux périr tristement dans le combat désespéré contre le monde extérieur ?

Une telle vie est certes dépourvue de sens. Mais pourquoi ne pas mener une vie dépourvue de sens ? Serait-ce ignoble ? » (*APW*, 26-27).

Le désespoir perce dans ces lignes, aggravé et compensé par une posture qui ne le quittera vraisemblablement plus : assumer l'état de déréliction d'une humanité sans Dieu, en affrontant l'errance existentielle et ontologique de l'homme. Cette itinérance fut comme on sait celle que partagea Nietzsche, dans ses écrits et dans ses longues marches solitaires recherchant le soleil du grand Midi.

Quasiment à la même époque, Thoreau montrait non sans une belle affinité comment l'art de *walking*<sup>6</sup> (*marcher, se promener*) nécessite un « génie particulier pour flâner, sauntering »

<sup>5</sup> « L'antiphilosophie de Wittgenstein par Alain Badiou », <http://www.entretiens.asso.fr/Badiou/93-94.htm>. Notes d'Aimé THIAULT et transcription de François DUVERT. Cité *AWB*.

Alain BADIOU, *L'antiphilosophie de Wittgenstein*, Besançon/Caen, Nous, 2009. Cité *APW*, n° de page.

(*MAR*, 8)<sup>7</sup>. Plus qu'un exercice physique, marcher était devenu une habitude, « l'entreprise et l'aventure de la journée » (*MAR*, 15) : quête spirituelle, où, fuyant les affaires de la ville, dans les moments élus de communion avec la nature on renoue avec soi et ses aspirations au voyage et à l'exploration, pratique salubre, raison de vivre quotidienne, dont *Walden ou la vie dans les bois* est le récit (*MAR*, 6). Selon cette éthos, ne marche pas vraiment encore, celui qui ne s'est pas rendu *disponible, présent à lui-même et à la nature* ; celui qui n'apprend pas à s'évanouir un peu, s'évader des vicissitudes journalières et s'oublier ; car tant que l'esprit est préoccupé par autre chose que par lui-même, il est absent, et ne vit pas vraiment.

La philosophie est alors la recherche d'une escapade, pour se débarrasser de ce qui retient, emprisonne et empoisonne, amoindrit la vie : les calculs, affaires, stratégies et autres petites logiques utilitaristes et transactions rationalisées quotidiennes, qui tentent d'envahir tous lieux et tous moments (on appelle cela, le plus couramment, 'travail', et on en dresse avec velléité quelque 'loi').

Dans l'*Antéchrist* Nietzsche écrit : « Le philosophe est le criminel des criminels ». Il réalise le procès du 'philosophe', et à travers lui celui de la *catégorie de vérité*.

Badiou traduit dans la pensée du *Tractatus* : « Les énoncés historiques de la philosophie sont, non pas faux, réfutables, périmés, vieilliss... » (*AWB*) – il s'agirait encore de la dualité, connue et usée, du vrai / faux. Mais plus intéressant est le problème du 'mauvais' ou 'néfaste'.

Au cœur de la question thérapeutique (la maladie du langage) se croisent Foucault et Hadot, tous deux ancrant leurs études et leurs idées dans la tradition antique. Pour l'un, « se former et se soigner sont des activités solidaires »<sup>8</sup>. Pour l'autre « les philosophes ont [...] développé toutes

---

<sup>6</sup> *Walking* est une conférence que Henry David THOREAU donna régulièrement à partir de 1851, entre Concord, Plymouth et Philadelphie, publiée posthument en 1862. Nous lisons ici la version traduite par Sophie Rocherfort-Guillouet, Paris, publiée en 1994 puis 2014 aux Éditions de L'Herne, (cité *MAR*, n° de page). L'auteur avait noté sur la copie d'une des versions du texte : « Je considère ceci comme une sorte d'introduction à tout ce que j'écrirai ensuite » (Note de l'éditeur, pp. 5-6).

<sup>7</sup> Thoreau distingue deux origines du mot *saunterer* : l'une, au Moyen-âge, désignait le « Saint-Terrien », celui qui se rendait en Terre Sainte. L'autre, dériverait du mot de « sans terre, sans pays ni logis, ce qui au bon sens du terme signifierait qu'on n'a pas de logis particulier et, partant, qu'on est chez soi partout ».

En ce nomadisme spirituel immémorial et heureux, le poète philosophe y voyait « le secret de la réussite en matière de la flânerie ». La question du 'chez soi' y semble bien désuète et vécue plutôt avec légèreté, une certaine allégresse et insouciance (au bon sens). Il faudra l'entendre aujourd'hui, philosophiquement, dans l'environnement cyber-informatisé.

<sup>8</sup> Michel FOUCAULT, *Le souci de soi (Histoire de la sexualité III, ; 1984)*, Paris, Tel/Gallimard, 1997, p. 77.

sortes de pratiques de thérapie de l'âme, s'exerçant par le moyen de différentes formes de discours » (*QPA*, 330)<sup>9</sup>.

Leçons de philosophie ancienne : simultanément, *rechercher un art de vivre et se soigner* ; et *s'exercer*, en prenant pour modèle les doctrines existentielles, des constructions théoriques édifiées à travers l'expérience vécue – *Sprachspiele* (jeux de discours et d'écriture) destinés à vivre-mieux. L'horizon, un choix radical : « changer de jugements de valeurs », « changer toute sa manière de penser et sa manière d'être » (*QPA*, 162).

Mais on voit plus précisément maintenant qu'en jeu est un *acte* : non pas une théorisation abstraite et formelle, mais la philosophie *vécue et pratiquée*, *l'application des idées dans la vie*, et *l'implication de la vie dans les idées*. « La philosophie n'est pas une théorie, mais une activité » (*TLP*, § 4.112, 52, *E*)<sup>10</sup>, et *mutatis mutandis*, Badiou dit : « La vraie nature de la philosophie est de l'ordre de l'acte ». C'est pourquoi les énoncés historiques de la philosophie ne sont pas *faux*, mais néfastes ou nocifs, parce qu'ils sont *absurdes* :

« 4.003 : La plupart des propositions et des questions qui ont été formulées en matières philosophiques ne sont pas fausses, mais absurdes » (*TLP*, 46, *E*).

L'absurdité ou le non-sens se trouve dans la 'pensée', écrite ou parlée, à la façon d'un « bavardage ». L'acte profond et entièrement nouveau consiste à se soustraire de cette « non-pensée ».

Comment ?

L'extraction hors du bavardage « s'effectue » dans « le mystique » (*das Mystische*) (*TLP*, § 6.522, 106). L'élément mystique est un acte extra-langagier, supra-philosophique, en-dehors de la narration factuelle, de l'ordre de l'*abstraction silencieuse*. « Ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire », énonce le dernier aphorisme du *Tractatus*. Alors l'acte désigne *ce à travers quoi* quelque chose se *laisse entrevoir* sans être dit. Fût-ce *dans* le langage.

« Elle [la proposition] signifiera l'indicible, en présentant clairement ce qui est dicible » (*TLP*, § 4.115, 53).

Le silence se donne donc à voir ou à entendre (à sentir), mais de façon nécessaire et involontaire. Badiou dit, « quelque chose s'y fait voir qui, naturellement, ne peut être dit », mais en

<sup>9</sup> Pierre HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (1995), Paris, Gallimard, 2001. Cité *QPA*, n° de page.

<sup>10</sup> Ludwig WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus* (1921), suivi de *Investigations philosophiques*, tr. fr. Pierre KLOSSOWSKI, introduction Bertrand RUSSEL, Paris, Tel/Gallimard, 1961. Cité *TLP*, n° de page. J'utilise aussi la traduction inédite citée par Badiou dans son cours, d'Etienne Balibar. Ce sera précisé dans ce cas par le signe supplémentaire *E*. Les *Investigations* seront citées : *INP*.

ajoutant : « car ce qui peut être dit, il faut le dire ». Si bien que « ce qui doit être silencieusement montré est ce qui ne peut pas être dit » (*AWB*).

Le silence mystique ne peut par conséquent pas être confondu avec un « quand dire c'est taire », la volonté paradoxale, instrumentale, de taire ou faire taire, de son plein gré. L'indicible se montre, seulement parce qu'*en tant qu'inexprimable* il ne peut *que* se montrer. D'où la tournure impersonnelle (l'emploi du genre neutre) : « *Celui-ci* se montre » (« *Dies zeigt sich*. Es ist... » *TLP*, 6.522, 106).

C'est donc à travers les limites du langage que se montre l'indicible. Il est le « il y a comme tel, pour autant qu'aucune proposition douée de sens, donc qu'aucune pensée ne peut l'atteindre » (*AWB*). Voilà pourquoi en-deçà de l'étonnement *éthique*, océanique, il paraît impossible de remonter :

« 6.44 : Ce qui est mystique, ce n'est pas comment est le monde, mais qu'il soit » (*TLP*, 105, notre traduction).

*Qu'il y ait* monde (dans la sensation, le sentiment *là maintenant*) – voilà qui étonne, dessaisit, inquiète et réjouit.

### 3. Dire, taire, écrire

« Là où il y avait du ça, il y aura toujours et encore de l'autre » (*RCI*, XXXV)<sup>11</sup>.

La phrase de Jean Laplanche, à bien des égards, sauvera la psychanalyse de la menace intrinsèque du dogmatisme et de l'auto-centrisme qui la guettait. Ce prolongement d'un commentaire de *Une difficulté de la psychanalyse* (dans lequel Freud exposait la théorie des trois « blessures narcissiques ») dessine le portrait d'une psychanalyse freudienne clivée entre deux mouvements opposés qui ne purent échapper à des contradictions internes, au fourvoiement, et au risque de voir le navire analytique chavirer sous le poids de sa surcharge théorique. La psychanalyse se trouve clivée en l'un des plus troublants de ses paradoxes : la double signification du mot *révolution* ; celle d'un recommencement éternel et d'un tournoiement autour d'un centre (le ptoléméisme), et celle de changement, de transformation et de bouleversement radical (la dite *révolution copernicienne*).

---

<sup>11</sup> Jean LAPLANCHE, *La révolution copernicienne inachevée (Travaux 197-1992)*, Paris, Aubier, 1992. Cité *RCI*, n° de page.

Le problème est tel : si la révolution psychanalytique était *achevée*, elle se recentrerait forcément quelque part, ailleurs, et en l'occurrence sur le *Moi*. Mais le mouvement psychothérapeutique de *traduction-détraduction-retraduction* s'effectue au contraire selon un 'décentrement' perpétuel. La révolution est donc inachevée, évoluant non pas dans un cercle fermé tournant autour du centre fixe, mais en spirale ouverte à l'infini.

Cela n'est pas sans écho avec ce que dira Roland Barthes, dans un autre contexte. Dans les deux cas, sur un plan conceptuel *et* vécu (psychanalytique et clinique dans le premier, littéraire et pédagogique dans le second), est maintenu le mouvement d'*ouverture* de l'âme. L'*adresse à l'autre* (son attention et son (*r*)*égard*), non seulement comme *personne* (le rapport initial adulte/enfant), mais aussi comme ouverture *structurelle, naturelle*, du *vivant* (humain et au-delà) à l'altérité, cette adresse est permanente. Il est flagrant aussi que la philosophie 'rhizomiale' de Gilles Deleuze s'inscrit dans ce mouvement de maintenue de l'*ouvert* – la *ligne de fuite*, une issue qui est aussi une perspective, une pulsation fondamentale et un *sentiment d'accord*, un horizon d'indépendance et de fidélité à soi-même (d'*autarkeia*), dépassant l'opposition différence/répétition. De son côté, Derrida, en résonnance, inverse le silence radical en possibilité littéraire, *écrivante* : « Ce qu'on ne peut dire, il ne faut surtout pas le taire, il faut l'écrire »<sup>12</sup>.

En suivant le cheminement de la *Recherche*, quelque chose (se) *pass*e, dans l'intervalle *entre* deux sensations, l'une présente, l'autre 'passée' (remémorée) – et c'est *là*, dans cet interstice *hors temps*, que (se) joue et se déploie une écriture, au sens fort et exigeant d'une exploration à la fois existentielle *et* artistique (existenciale). Médication de l'âme, déviée du centre par son *dehors* ou sa limite, s'y affrontant, s'exerçant à déplacer continûment, tout en *tenant une ligne*, le champ des forces et la combinaison de ces rapports intérieurs et indicibles. Ainsi se dessine *une vie*.

Car cette ligne (de *résistance*, disent Berberova, Deleuze, Lyotard) est un tracé d'ensemble, une esquisse, qui n'en donne pas moins l'harmonie générale, sa « loi musicale » singulière et unique (son *nomos*), à l'existence. La ligne musicale dit, à condition que l'on daigne l'écouter, *comment l'on se porte, doit se porter* ou *se comporter*, ce que l'on est, devient ou deviendra. Elle peut avoir mille façons de se tracer : journal, carnet de notes, roman, essai d'écriture,... mais aussi musique, danse, film ou vidéographie, peinture, et toutes les manières, rudimentaires

---

<sup>12</sup> Jacques DERRIDA, *La carte postale - de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980, p. 209.

ou sophistiquées, de *se rendre quotidiennement disponible au monde...* Il 'suffit' de (*ne pas oublier de*) vivre ; comme l'arbre, la fleur ou les particules qui composent l'eau d'une rivière<sup>13</sup>.

Qui n'a jamais senti 'quelque chose' essayer se manifester indistinctement dans la suavité d'une sensation inattendue ? Cette inconnue indicible, est la vie elle-même. La vie, dans sa singularité irréductible, présente partout où l'on s'accorde à la reconnaître – à la *vivre*.

L'existence est alors plutôt une forme singulière et originale, ténue et discrète, secrète, presque invisible, d'une joyeuse et subtile excentricité.

#### 4. Créer, traduire, vivre

Écrire n'est pas raconter une histoire qui reproduirait une soi-disant « réalité » déjà-là. Au contraire, c'est retrouver, en défaisant la réalité, le *réel* fantastique qui se cache derrière elle, déchiffrer le livre des signes inconnus à l'intérieur, entreprendre « la marche en sens contraire, le retour aux profondeurs où ce qui a existé réellement gît inconnu de nous » (*TPR*, 203).

L'hypothèse que l'œuvre et la vie de Wittgenstein sont traversées par une « *archi-esthétique* » (*APW*, 22), peut être complétée par l'hypothèse que l'*écriture* proustienne est traversée par une (*archi-*)*éthique*. Le point où se croiseraient les deux trajectoires distinctes et réciproques (philosophique et littéraire), serait l'*acte*, l'intervention, l'interruption et l'irruption du *sens dans l'existence*, qui rompt la linéarité temporelle, et laisse advenir du nouveau – crée.

C'est pourquoi, dit le narrateur de la Recherche, « Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur » (*TPR*, 197). Car le processus d'écrire est habité par une dimension *morale* (un 'devoir') et mû par un *effort*, une 'tâche' (mieux qu'un travail), un *exercice* appelé tout entier par « une vocation » (*TPR*, 206). Celle-ci se cherche avec tâtonnement, hésitation et incertitude, bravoure, ténacité et résolution. La même *voix/e* inspira sans doute d'ailleurs Merab Ma-

---

<sup>13</sup> *Le gardeur de troupeaux et autres poèmes d'Alberto CAEIRO*, dit :

« *L'unique signification intime des choses,*

*C'est le fait qu'elles n'aient aucune intime signification.* »

[...]

« *Le Monde ne s'est pas fait pour que nous pensions à lui*

*(penser c'est avoir mal aux yeux)*

*mais pour que nous le regardions avec un sentiment d'accord...*

*Moi je n'ai pas de philosophie : j'ai des sens...* »

Fernando PESSOA (Alberto CAEIRO).

mardachvili, dans sa *lecture*<sup>14</sup>. Inspiré par la tradition géorgienne, le philosophe aimait à citer Pouchkine :

« Sur les collines de Géorgie s'étendent les ombres de la nuit

J'entends devant moi le bruit du fleuve Aragva

Je me sens à la fois triste et léger, ma tristesse a sa lumière »<sup>15</sup>.

Il s'exprime là une 'joie tragique' (le 'fatalisme joyeux' et la 'santé du moment' d'un Nietzsche et d'un Goethe réunis). Beauté de 'deuxième degré', sublime et sublimée, qui guida, sans préméditation, autant l'écriture des *Fleurs du Mal* et celle de la *Recherche*. Car les idées sont souvent inspirées du *charme* d'une *étrangeté* (*APB*, 23), et la laideur et la souffrance ont leur bonté lorsqu'elles peuvent être dépassées vers une idée, car « les idées sont des succédanés de chagrin ; au moment où ceux-ci se changent en idées, ils perdent une partie de leur action nocive sur notre cœur, et même, au premier instant, la transformation elle-même dégage subitement de la joie » (*TPR*, 213).

Dans cette joie de transformation (de sublimation ou transfiguration) Mamardachvili décèle un exercice existentiel, contre la menace de confiscation de la « totalité de notre être », s'exerçant par « l'oppression linguistique » et faisant chuter l'homme dans la « vie d'outre-tombe », « forêt de cadavres debout ». D'où en Proust un modèle de lutte pour échapper du sort dépressif du devenir-zombie. « Si vous avez dépassé le point extrême du désespoir alors devant vous s'ouvre la plage de la joie. Pas avant », écrit Mamardachvili, exprimant ce qu'il nomme « le vrai optimisme » (*La pensée empêchée*)<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Michel ELTCHANINOFF, « Socrate chez Staline », in *Philosophie magazine* n° 66 Février 2013. J'en remercie au passage *KT*.

<sup>15</sup> «На холмах Грузии лежит ночная мгла;

Шумит Арагва предо мною.

Мне грустно и легко; печаль моя светла;

Печаль моя полна тобою,

Тобой, одной тобой... Унынья моего

Ничто не мучит, не тревожит,

И сердце вновь горит и любит - оттого,

Что не любить оно не может ».

<sup>16</sup> Mamardachvili aimait à citer : Antonio GRAMSCI : « Sono pessimista con l'intelligenza, ma ottimista per la volontà » (« je suis pessimiste avec la raison mais optimiste par la volonté », tr. fr. dans *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, 1978). [1948-1951].

L'angoisse (sa version morbide et mortifère) a plutôt pour effet d'empêcher la pensée et l'acte, de faire qu'ils tournent indéfiniment en rond. Mais le poète est un éveilleur à la lisière à peine visible des mondes. L'art répudie, involontairement et nécessairement, du fait de sa *seule présence*, la morgue du philosophe, par la grâce radieuse et discrète d'une félicité. Cette « béatitude à travers les souffrances et les faiblesses » (Deleuze)<sup>17</sup> *transcende*, dans le même geste, l'aliénation dépressive, la maladie de la logo-centration.

Quant au jeu clair/obscur (pendant esthétique du bénéfique/néfaste), l'écriture proustienne ne vise pas non plus cette clarté solaire qui occulterait l'obscurité. Son romantisme est une luminosité plutôt teintée de reflets équivoques. Romance transcendantale, opposée au lyrisme banal et exagéré, et profondément libératrice : l'« antiphilosophie » Proust rencontrerait autant l'impératif moral de « sortie de l'état de tutelle » (*Unmündigkeit* disait Kant, l'état de « minorité », en un sens aussi, d'être « dépossédé de soi », « démuné », « privé de maintenant » et « absent au monde »), que celui de l'émancipation de l'asservissement volontaire de chacun par l'autocritique littéraire.

Comme une vie, l'écriture est une reviviscence, la ressuscitation d'un instinct premier. En marchant, le poète des grands espaces avait appris que « ce qui est sauvage s'accorde avec la vie et le plus vivant est aussi le plus sauvage » (*MAR*, 42). Il le transposait alors dans l'écriture : « en littérature, seule la sauvagerie nous attire et l'ennui n'est qu'un autre nom pour ce qui est apprivoisé » (*MAR*, 50). Le « génie » est alors de parvenir à *rendre visible l'obscurité* (*MAR*, 50), à *rendre l'invisible*, cette fureur indomptable par le langage. Pour ne pas perdre sa « nature sauvage » (rester toujours « des enfants en train de grandir », *MAR*, 61), il faut veiller à ce que à nouveau l'esprit ne se laisse polluer et souiller. Car c'est à ce moment que se pointe à nouveau l'état-zombie, lorsque « la pensée de telle tâche à accomplir me trotte dans la tête, et je ne me trouve pas là où est mon corps : je suis en dehors de mes sens » (*MAR*, 17), hors de soi est l'homme affairé, il ne vit plus, il sort de sa propre vie...

Il va ainsi du fléau qu'emporte la marche d'un Progrès malade. Lorsqu'il ne pense plus que gain et profit, il se paye, nerveusement, d'une régression de cet instinct, qui se traduit dans les malaises ambiants. C'est contre les marchés qu'il nous faut donc *marcher* (s'ouvrir au monde et à nous-mêmes), contre la fixation des idées, leurs échanges, leurs indifférentes permutations. Et c'est en se tenant sur la limite, gardant l'équilibre même s'il faut dériver, avancer les yeux mas-

---

<sup>17</sup> Gilles DELEUZE, *Deux régimes de fous*, éd. préparée par David LAPOUJADE, Paris, Éd. Du Minuit, 2003, p. 362.

qués. Certains artistes le savent bien. Ils laissent, comme laissait Leonard Cohen, défailir la voix, à-demi, en la retenant de se déliter totalement.

L'excès de rationalité peut empêcher de vivre, effacer, oublier, tuer, mais la vie est un excès immortel à quoi il importe de rendre raison<sup>18</sup>.

## 5. Ah ! Ces beaux jours...

Le *devoir* (l'exercice d'écriture et de 'mémoire') se manifesterait alors (au moins) doublement :

1) En tant qu'archivage purement mnémotechnologique (informationnel), dans une écriture malade et menacée d'Oubli ;

2) En tant qu'écriture en pleine santé, dans laquelle l'archive, le travail de l'intelligence, renverrait plutôt, à rebours, à l'ἀρχή (le *primitif*, l'*informe*, l'*indicible*), dont il garantirait le « respect inconditionnel qui lui est dû » (*RCI*, XXXV).

Il n'est pas certain que l'une soit obligatoirement contre l'autre, mais il est sûr que la seconde, qui est première, doit être protégée et sauvegardée.

« Tu te rappelles, lui dis-je, nos conversations de Doncières.

- Ah ! c'était le bon temps. Quel abîme nous en sépare. Ces beaux jours renaîtront-ils seulement jamais »... ?

La *renaissance* dont parle la Recherche est la *création artistique et littéraire*. Éternelle, elle est un rajeunissement miraculeux et cathartique (un bain de Jouvence dans la rivière souterraine de la psyché) rendu possible seulement par cette immersion dans les profondeurs abyssales.

Trois notes dernières:

(3) Wittgenstein pose une question analogue, à travers les opérations langagières et culturelles, éducatives :

« 245 - Comment puis-je aller jusqu'à vouloir intervenir au moyen du langage entre la douleur et son expression ? »

---

<sup>18</sup> Sur la question de l'effacement rationalisé, politisé, de la *trace*, le cas *Vincennes* (l'université libre créée au lendemain de Mai 68) est préoccupant. Voir le film de Virginie LINHART, « Vincennes, l'université perdue » : <http://www.documentaires-streaming.com/vincennes-luniversite-perdue/>.

Le décentrement constant du logos, par contre, renverrait à une autre logique, *anti-logique*, ouverte à l'infinie multiplicité du sensible - ce que Deleuze, entre les murs et dans les bois de Vincennes, essaya de *penser*.

Car le problème est que « 244 – [...] Les mots sont liés aux expressions primitives, naturelles de la sensation et employés à leur place » (INP, 211).

Il pointe ainsi l'écueil des langues : nommer (par exemple 'douleur') l'expression d'une sensation tout d'abord innommable (par exemple une 'souffrance'). Comment une expression linguistique assure-t-elle à coup sûr ce que cherche à dire une sensation ? C'est le risque d'une *réduction idéologique et conceptuelle* : de la multiplicité illimitées des sensations, passer aux expressions extrêmement simplifiées, binarisées : joie/tristesse, angoisse/exaltation...

(2) L'art aurait pour *devoir* et *tâche* de s'en tenir, avec respect et vigilance, à la sensation. Re-transcrire le 'moment' de naissance de la sensation, juste 'encore' inexprimé, non déjà dévié et déjoué par la langue.

(1) Ossip Mandelchtam écrit dans *Le bruit du temps* :

« Là où, chez les générations heureuses, l'épopée parle en hexamètres et en chronique, chez moi se tient un signe de béance, et entre moi et le siècle gît un abîme, un fossé rempli du temps qui bruit, l'endroit réservé à la famille et aux archives domestiques »<sup>19</sup>.

Il est un gîte inconnu – une contrée sauvage, sacrée et libre, et par-deçà le verbiage et la cacophonie menaçants du monde, elle *se lève* et *se tient* (*cmoum, stait*), sereine et résolue, hors du gouffre (*пов, ров*), réverbérant l'écho des ravissements premiers, des premiers balbutiements.

Ne tardons donc pas, ... avant que la langue d'un *dominus*, 'initiatrice' et 'nouvelle', s'en mêle et s'en empare, oriente les dire et les taire, en édicte les mots, érige les idées et somme les silences, – non pas *éduque* mais en grand Seigneur essaie de séduire et de conduire, de former et transformer l'esprit aux fins des nouveaux postes du pouvoir et de la domination.

Dans l'enfer d'une guerre, à proximité de la mort, un jeune garçon écrivait son traité de logique philosophique. C'était le journal de son existence, un *exercice littéraire de la mort*. En écrivant il apprenait à mourir, c'est-à-dire, quel que soit le visage du monde donné, horrible ou magnifique – il se souvenait qu'il ne faut jamais cesser de *vivre*.

*Sa tristesse avait en effet sa lumière...*

---

<sup>19</sup> « Там, где у счастливых поколений говорит эпос гекзаметрами и хроникой, там у меня стоит знак зияния, и между мной и веком провал, ров, наполненный шумящим временем, место, отведенное для семьи и домашнего архива » (Осип МАНДЕЛЬШТАМ, *Шум времени*, [http://lib.ru/POEZIQ/MANDELSHTAM/shum\\_wremeni.txt](http://lib.ru/POEZIQ/MANDELSHTAM/shum_wremeni.txt)).

